



LES 2 SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANÇON

23 & 24 mars
Espace

Farm fatale

Philippe Quesne - Vivarium Studio

Dans le cadre du festival Sur Terre #2

durée 1h30



Rencontre

Mercredi 23 mars, à l'issue de la représentation, restez en salle pour un débat avec l'équipe artistique et des représentants du monde agricole, scientifique et associatif, animé par Benoît Grosjean du collectif Idéehaut.

Conception, scénographie et mise en scène

Philippe Quesne

Interprétation Léo Gobin, Anne Steffens (rôle créé par Julia Riedler), Sébastien Jacobs (rôle créé par Stefan Merki), Nuno Lucas (rôle créé par Damian Regbetz), Gaëtan Vourc'h

Collaboration scénographie Nicole Marianna Wytyczak

Collaboration costumes Nora Stocker

Masques Brigitte Frank

Création lumière Pit Schultheiss

Création son Robert Göing, Anthony Hughes

Assistanat à la mise en scène Jonny-Bix Bongers, Dennis Metaxas

Dramaturgie Martin Valdés-Stauber, Camille Louis

Traduction surtitrage Valentine Haussoullier

Régie générale Loïc Even

Régie lumière Vincent Chrétiens

Régie son Félix Perdreau

Production (création) Münchner Kammerspiele

Production (tournée) Vivarium Studio

Coproduction Nanterre-Amandier, Centre dramatique national

Spectacle créé le 29 mars 2019 pour le répertoire des Münchner Kammerspiele, Munich, Allemagne

photographie ©Martin Argyroglo



Fable humaniste pour défenseurs de la nature (ou ce qu'il en reste)

Aux frontières de l'humain et de la marionnette, cinq épouvantails-poètes vivent dans un univers où tout évoque la ferme. Ils y animent une radio, se laissent aller à la philosophie et inventent de nouvelles utopies en réponse à un système qui détruit tout : les forêts, les sols, les océans... À la fois scénographe et metteur en scène, Philippe Quesne livre une fable percutante d'inventivité et de beauté visuelle. Portée par un humour décalé et débordant de tendresse, sa *Farm fatale* est une chronique douce-amère de la menace écologique que l'humanité fait peser sur le monde ; une menace face à laquelle la capacité d'émerveillement devant la beauté de la nature se pose en acte de résistance.



Entretien avec Philippe Quesne

Comment est né ce projet d'un spectacle inspiré de la ferme ?

Il y a plusieurs raisons. Il y a d'abord eu une invitation du Stadttheater Kammerspiele de Munich qui, après une première expérience avec *Caspar Western Friedrich* en 2016, m'a proposé d'y faire de nouveau une création avec les acteurs de l'ensemble. Par ailleurs j'avais très envie de travailler sur le thème de l'agriculture, de la ferme, des sols. Les questions environnementales sont très importantes pour moi. J'avais envie de parler de l'agriculture, de la façon dont on traite – ou maltraite – les sols, comment on les cultive, et finalement de ce qu'on mange. Le titre du spectacle, *Farm fatale*, offre un concentré de l'idée de menace, de catastrophe écologique, voire de fin du monde que l'humanité fait peser aujourd'hui sur l'environnement. Pour *Crash Park*, mon précédent spectacle, j'avais une image très forte : une île, un caillou isolé au milieu de l'océan. Pour *Farm fatale*, en travaillant avec les comédiens, s'est formée peu à peu l'idée d'une fable avec des épouvantails. C'est comme ça que très tôt est venue l'intuition que les acteurs allaient jouer avec des masques comme des figurines ou des poupées.

Ces masques justement, auxquels s'ajoute le fait que les voix des acteurs sont elles aussi déformées, sont un parti pris de mise en scène très fort. Comment est-ce venu ?

J'ai remarqué que les enfants commencent très tôt à jouer à la ferme. Il y a beaucoup de fermes jouets avec des animaux miniatures, des ustensiles, des plantes... Ce sont des jeux éducatifs qui, au-delà du cliché, suggèrent aussi que chacun de nous est potentiellement fermier. Chacun de nous peut envisager de devenir autonome en cultivant la terre pour produire ce qui est nécessaire à sa subsistance. Dans ce contexte, en mettant en scène des fermiers, il m'a paru nécessaire d'introduire une forme de distanciation en utilisant des masques et en déformant les voix par des effets, ce qui apporte aussi une dimension clownesque. Il s'agit de montrer qu'on ne se moque pas d'un milieu professionnel ou social mais qu'on joue avec des caricatures qui produisent du sens pour mieux parler de l'espèce humaine. Pour fabriquer ces masques en tissu, on a repris des techniques traditionnelles allemandes utilisées de longue date au Kammerspiele de Munich.

Le fait que ces campagnards aient des allures d'épouvantails peut être interprété de multiples façons. Est-ce que cela ne veut pas dire qu'ils ne cherchent pas seulement à faire fuir les oiseaux qui pourraient manger leurs récoltes, mais aussi les indésirables ? Et est-ce que, par extension, cela ne fait pas d'eux des clowns ?

L'idée, c'est de montrer qu'on est dans un monde un peu bizarre où l'humain nous inquiète. Alors on utilise le burlesque, l'exagération. L'esthétique de l'épouvantail est intéressante parce qu'elle vient d'une autre époque. C'est une figure un peu désuète, un peu comme les clochards dans *En attendant Godot*. Ce sont des corps cabossés qui évoquent aussi bien des handicapés que ceux qu'on appelait autrefois les gueux. La version sympathique c'est le clown avec de la paille dans les cheveux. Mais si on pense à des films comme *Le Magicien d'Oz* ou à de nombreux films d'horreur, l'épouvantail peut aussi faire peur, voire devenir une figure

maléfique. Aujourd'hui la figure de l'épouvantail s'est dégradée. Non seulement il ne fait plus peur aux oiseaux, mais il y a de moins en moins d'oiseaux sur terre.

Au fond, ces personnages à la fois comiques et attachants ont quelque chose de fragile. Ce sont aussi des *freaks*, dans le sens où les hippies américains employaient ce mot. Est-ce qu'on ne pourrait pas voir en eux des marginaux, voire des zadistes à leur façon ?

Oui, on peut les voir comme des marginaux, des hommes et des femmes qu'on aurait relégués hors des centres urbains comme s'ils avaient des maladies. Sauf qu'ici c'est volontaire. Ce sont eux qui ont choisi de s'extraire du monde. On peut les voir comme une communauté d'épouvantails. Ils mettent sur pied une radio pirate. Ce sont aussi des chasseurs de son, ce qui explique la présence de micros. Leur projet est d'archiver la beauté des sons de la nature, comme pour se constituer des archives avant la fin du monde quand tous les insectes et les oiseaux auront disparu. Le paradoxe, ou la note d'espoir, selon le point de vue où l'on se place, est que tout en constatant cette disparition, ils ont un projet de vie. Par leur volonté de diffuser le fruit de leurs recherches et donc de faire passer un message à d'autres, mais aussi dans le fait de se livrer à un archivage du vivant, ils donnent la parole aux communautés invisibles. Ils sont très sensibles à la question du non-humain. Ce qui les amène, par exemple, à interviewer une abeille...

Un des aspects significatifs de la scénographie est qu'elle s'appuie sur ce qu'on pourrait définir comme un faux réalisme. Par exemple les bottes de paille ne sont pas faites en vraie paille. Pourquoi ce choix ?

Le côté *do it yourself* est toujours très important dans mes spectacles. Le théâtre a pour habitude de reconstituer le réel à partir de matériaux divers. L'idée, c'est de traduire ou transposer le monde. J'ai toujours aimé cet aspect plastique, produire des paysages artificiels. Là je me suis posé la question : de quel archétype partir ? D'où le retour à une esthétique de jouets anciens en feutrine ou en bois, des bottes de paille en laine, des râtaeux, des fourches, des oiseaux en plastique, un cochon en résine... Le fond de scène est blanc. C'est l'idée de la page blanche, l'idée du nouveau départ, de tout recommencer à partir de zéro. La scénographie a aussi été pensée avec cette idée qu'il fallait concentrer l'attention sur les cinq figures présentes dans le spectacle. Cet espace blanc presque vide produit de l'empathie, parce qu'on comprend qu'ils n'ont que ça. Ils doivent se débrouiller avec presque rien. Il y a aussi un côté *comedia dell'arte* dans le spectacle et même un côté théâtre forain avec l'apparition d'un chariot à roulettes. Mais le plus important, je crois, c'est l'aspect simple et précaire de tout ça, comme un monde posthumain.

Il est significatif que ces fermiers ne travaillent jamais la terre. On ne les voit pas labourer ni traire des vaches. En revanche, ils expriment une certaine perplexité et semblent profondément préoccupés par l'état de la planète. Au fond, on ne sait pas vraiment où ils sont, ni dans quel monde ils vivent...

On pourrait dire qu'ils sont quelque part au milieu de nulle part, un peu comme des enfants quand ils jouent à la ferme. Cela pourrait être un monde postapocalyptique comme dans un roman ou un film d'anticipation. Il y a les dernières poches de résistance, des îlots habités par des communautés où survivent les derniers humains. On vit dans un monde où la question de l'agriculture est devenue extrêmement sensible. Il est quand même significatif de savoir que le cœur de métier de Bayer, la société qui a racheté Monsanto, c'est de fabriquer des médicaments. Donc, d'un côté ils polluent les sols et les nappes phréatiques, et de l'autre ils fabriquent des antidotes. Aujourd'hui les fermiers sont menacés par l'agriculture industrielle. Ceux qui résistent et veulent cultiver la terre sans en passer par les diktats de l'industrie agricole sont isolés. Donc ce qu'on a voulu imaginer avec ce spectacle, c'est une utopie au sein d'une dystopie. Ils ne baissent pas les bras, ne désespèrent pas, mais tentent de se réinventer et de communiquer grâce à leur radio pirate avec d'autres épouvantails. Dans le spectacle, il y a un personnage qui débarque parce qu'il a entendu leur appel et rejoint le groupuscule. Le mouvement des épouvantails alternatifs, derniers survivants d'une planète en danger !

Ces épouvantails ont aussi un côté enfantin et une grande capacité d'empathie autant que d'émerveillement...

Pour moi, l'enfance est un moment très important dans la vie des hommes, c'est souvent là que tout bascule. L'enfant est tout près du sol, c'est incroyable de se sentir comme ça à la même hauteur qu'une coccinelle ou qu'un escargot. Évidemment ça ne dure pas. Et c'est là que la figure de l'épouvantail devient intéressante. Contrairement à l'enfant qui se lie facilement, l'épouvantail, c'est la solitude absolue : il est planté dans son coin et il attend indéfiniment. Mais on trouve aussi des fermes où les épouvantails sont agencés en groupe comme des petites familles ou des groupes d'amis. La figure de l'épouvantail renvoie aussi à la poupée, aux momies, et par extension au robot. Dans le spectacle, il y a un poulet androïde. C'est un artefact industriel, une machine à pondre qu'ils finissent par abandonner. Mais je crois que ce qui caractérise aussi ces figures, toutes cabossées qu'elles soient, c'est qu'elles savent prendre leur temps. C'est pour ça qu'elles chantent, qu'elles jouent de la musique, qu'elles organisent un concours de slogans et qu'elles ont non seulement une telle capacité d'émerveillement, mais aussi une capacité méditative et une profonde attention au monde. L'épouvantail par définition n'est jamais pressé, il a tout le temps devant lui. Avec ce spectacle, on essaye de mettre en œuvre un théâtre de la décélération postapocalyptique...

— propos recueillis par Hugues Le Tanneur

Presse

Dans une lettre adressée à son traducteur polonais et ami, Witold von Hulewicz, Rainer Maria Rilke écrivait : « Notre tâche est de mémoriser cette terre temporaire et dégradée si profondément et si passionnément que sa nature est invisiblement ressuscitée en nous. Nous sommes les abeilles de l'invisible ». Ce précepte, applicable aux poètes du début du XX^e siècle, Philippe Quesne l'a fait sien et l'a confié à un groupe de cinq épouvantails, comme autant de résistants à l'effondrement inéluctable de la nature.

Alors que les humains semblent avoir déjà disparu de leur univers postapocalyptique, eux s'activent, tels d'improbables marginaux. Ils enregistrent, collectent, archivent ces sons qui menacent de se dissiper à tout jamais, ceux des oiseaux, des grenouilles, des montagnes, des lacs, des pierres ou des rivières, qu'elles coulent au petit matin ou au soleil couchant. Ils interviewent, non sans mal, une abeille suisse-allemande, l'une des dernières reines d'Europe, pour recueillir ses impressions. Un travail encyclopédique, auquel le bien-nommé Pécuchet vient prêter main forte, qui leur sert à alimenter une radio pirate, Farm fatale, diffusée avec les moyens du bord.

Sous ses airs naïfs, presque enfantins, cette utopie renferme un diagnostic plus lourd. Tous ces épouvantails ont appartenu, dans leur vie passée, à des fermiers, qu'ils soient activistes ou maraîchers. Tous sont morts

de leur métier, suicidés, empoisonnés par le glyphosate ou empêchés de récolter du miel bio à cause de la pollution engendrée par l'agriculture conventionnelle. Autant d'éléments qui résonnent fortement avec notre monde.

Leur mission salvatrice, porteuse d'un incroyable souffle de vie, Philippe Quesne la conduit avec sa douceur et sa mélancolie habituelles. Le metteur en scène n'aime rien tant que de confronter ses personnages à une inquiétude première - celle de la dystopie -, leur offrir un projet qui, peu à peu, les dépasse, et ne peut voir le jour que grâce à la force du collectif, vu comme une union de solitudes. Avec un objet moins important que le projet lui-même.

Entre ces héros masqués, n'existent que la gentillesse et la bienveillance, capables d'envahir ce décor immaculé, comme une page blanche sur laquelle tout resterait à écrire. Avec leur voix déformée et leur démarche brinquebalante, les trois comédiens du Müncher Kammerspiele - Stefan Merki, Damian Rebgetz et Julia Riedler - rejoints par deux fidèles acteurs de Philippe Quesne - Léo Gobin et Gaëtan Vourc'h - s'y animent tels des automates poètes, débordants de sensibilité dans les moments musicaux qui sont parmi les plus beaux du spectacle. De ceux qui font croire à un sursaut possible de l'humain.

— Vincent Bouquet, *Les Echos*



Parcours

Philippe Quesne

Après une formation en arts plastiques, Philippe Quesne exerce une dizaine d'années comme scénographe de théâtre et d'expositions. Il fonde la compagnie Vivarium Studio en 2003, réunissant un groupe de travail composé d'acteurs, de plasticiens et de musiciens avec lesquels il conçoit et met en scène des spectacles qui forment un répertoire et tournent dans le monde entier : *La Démangeaison des ailes* et *Des Expériences* en 2004 ; *D'après Nature* en 2006 ; *L'Effet de Serge* en 2007 ; *La Mélancolie des dragons* en 2008 ; *Big Bang* en 2010 ; *Swamp Club* en 2012.

Dans ses pièces, Philippe Quesne traque le merveilleux, pousse à l'extrême les expériences du quotidien et les relations entre l'homme et la nature. Il travaille sur les petites communautés utopiques qu'il regarde au microscope, comme des insectes. La scénographie, indissociable de l'écriture, est envisagée comme un écosystème dans lequel il plonge ses interprètes.

Hors de sa compagnie, il crée en 2011 *Pièce pour la technique du Schauspiel de Hanovre* pour l'équipe technique permanente du théâtre. En 2012, il est invité par le Pavillon du Palais de Tokyo à créer une forme scénique en collaboration avec les dix artistes et curateurs en résidence. La même année, il contribue à la production collective au HAU Berlin, à partir du roman de David Foster Wallace *Infinite Jest*, une création dans des lieux spécifiques durant vingt-quatre heures.

En 2013, il crée *Anamorphosis* avec quatre actrices japonaises de la compagnie d'Oriza Hirata à Tokyo. En 2014, il crée *Next Day*, une pièce pour des enfants de huit à onze ans avec la maison de production belge Campo.

Parallèlement, Philippe Quesne conçoit des performances et interventions dans l'espace public ou dans des sites naturels, et expose ses installations dans le cadre d'expositions. Il a également publié quatre livrets : *Actions en milieu naturel* (2005), *Petites réflexions sur la présence de la nature en milieu urbain* (2006), *Thinking About the End of the World in Costumes by the Sea* (2009) et *Bivouac* (2011). Entre 2012 et 2014, il est invité à concevoir la programmation artistique du Festival des jeunes créateurs au Théâtre de Gennevilliers. Il anime régulièrement des formations en écoles d'art ou d'art dramatique.

Entre 2014 et 2020, Philippe Quesne est directeur du CDN Nanterre-Amandiers. Il y crée en 2015 *Le Théâtre des négociations* (une simulation de la Cop21 avec 200 étudiants du monde entier, en collaboration avec le sociologue Bruno Latour), *La Nuit des Taupes* et *Caspar Western Friedrich* (au Kammerspiele de Munich) en 2016, *Crash Park, la vie d'une île* en 2018. Pour la première fois, il met en scène et conçoit la scénographie d'un opéra, *Usher*, d'après la nouvelle d'Edgar Poe. Depuis le début 2021, il a réactivé sa compagnie indépendante Vivarium Studio et a créé une version scénique pour *Das Lied von der Erde (Le Chant de la Terre)* de Gustav Mahler, puis une pièce de science-fiction, *Cosmic Drama*. En mai 2022 il inventera une nouvelle pièce sans acteurs, *Fantasmagoria*, avec le Théâtre Vidy-Lausanne.

Prochainement

jeudi 24 mars

Théâtre Ledoux | Conférence

Philippe Descola

Conversation avec Emmanuel Favre,
directeur du festival La Manufacture d'idées

Les travaux de Philippe Descola sur les rapports entre humains et non-humains ont révolutionné à la fois les sciences humaines et la réflexion sur les enjeux écologiques de notre temps. Il revient sur sa trajectoire, de ses débuts en Amazonie jusqu'à la parution des *Formes du visible* (2021), livre-monde qui révèle comment les images et la figuration nous ouvrent à d'autres formes de vie possibles.

dimanche 3 avril

CDN | Théâtre

Conférence de choses (intégrale)

Pierre Mifsud & François Gremaud

Après avoir pu suivre les différents épisodes au cours de la saison, en voici l'intégralité lors d'une performance stupéfiante de huit heures. Entre l'érudition légère et l'humour absurde de l'orateur, cet art de la digression ultra-maîtrisé mettra votre curiosité en roue libre.

du 5 au 7 avril

Espace | Danse

Brother

Marco da Silva Ferreira

Dans une explosion de joie, de couleurs, de rage, de sonorités dites « primitives » et d'électro, sept danseurs et deux musiciens délivrent une énergie ardente, aussi contagieuse que fédératrice.

6 & 7 avril

Théâtre Ledoux | Danse, théâtre

BÔPEUPL [Nouvelles du parc humain]

Michel Schweizer - La Coma

Michel Schweizer invite six personnalités qui lui sont familières : une adolescente, les chorégraphes Marco Berrettini et Frank Micheletti, deux danseurs et un comédien de l'Oiseau-Mouche. Ensemble et à travers leurs parcours singuliers, ils dressent un état des lieux des notions d'interrelation et d'altérité. D'un humour revitalisant et d'une intelligence piquante, *BÔPEUPL* est une expérience qui a valeur de soin.

Restez informés et suivez au plus près Les 2 Scènes !



Ville de
Besançon


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*


FRANÇOIS
MISFUD & FRANÇOIS
GREMAUD
LES 2 SCÈNES



**RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ**

doubs
le Département

interreg 
France - Suisse

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Il est subventionné par le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté (ainsi que dans le cadre du plan France Relance), la Région Bourgogne-Franche-Comté, le département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de l'Onda (Office national de diffusion artistique), de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), du CNV (Centre national de la chanson, des variétés et du jazz), de la Sacem ainsi que du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet CDuLaB.

Licences d'entrepreneur de spectacles : L-R 2021-006536/006340/006300/006460

Programme de salle *Farm fatale* - Les 2 Scènes | mars 2022
Imprimé par la Ville de Besançon



onda



centre national
de la chanson des
variétés et du jazz



Centre
des Deux
Scènes



SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE



JOA
CINÉMA DE BESANÇON

